

Ce ne sont pas seulement des danses, qui sont en train de disparaître, et sans qu'on y prenne garde. Si on ne veut pas que — pour reprendre le mot de M. Maurice Martin du Gard — la nuit tombe et sans espoir que renaisse le jour, il convient de sauver beaucoup de choses, dont les plus honnêtes gens n'ont cure. Et puis, ne pas s'attarder à faire des grâces sur un volcan, ne pas danser la danse du feu.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

Mort d'Ottorino Respighi. — A propos d'*Œdipe*, de *Salomé*, des *Huguenots* et de *Lucia di Lammermoor*, à l'Opéra.

Ottorino Respighi est mort à Rome le 18 avril. Il était né à Bologne le 9 juillet 1879 et l'on pouvait croire que de longues années lui seraient encore données. Par sa double culture musicale, reçue en Russie près de Rimsky-Korsakow et en Allemagne près de Max Bruch, Respighi avait greffé sur l'italianisme de son propre fonds des qualités très diverses, et dont l'épanouissement n'allait point sans surprendre beaucoup d'auditeurs. A Rimsky, certainement, il devait cette science de l'instrumentation qui donnait leur couleur éclatante à ses compositions symphoniques : ses *Pins de Rome*, ses *Fontaines de Rome*, venant après *Aretusa*, ont été joués dans le monde entier et il n'est pour ainsi dire pas de semaines que les postes de radiodiffusion ne les incrivent à leurs programmes. Il n'y a point ou presque point de musique qui soit plus jouée. Pourtant, est-ce là qu'il faut chercher le véritable Respighi? Je ne crois pas et ce me paraît bien plutôt dans ses ouvrages de musique de chambre, dans sa Sonate pour violon et piano, dans ses trois quatuors à corde. Les grandes compositions symphoniques n'ont pas cette originalité, et il est bien possible qu'elles doivent leur succès si prompt et si étendu à ce qu'elles ne sont pas exemptes de banalité. M. Florent Schmitt l'a très justement dit dans un article du *Temps*, publié lorsque fut donnée en 1929 la première audition des *Fêtes romaines* : le succès de ces poèmes symphoniques est hors de proportion avec leur mérite et c'est pourquoi les musiciens s'en irritent. Mais la faute en est-elle à l'auteur? Moins, certes, qu'aux chefs d'orchestre et au pu-

blic, toujours portés aux concessions réciproques, trop enclins à se satisfaire d'ouvrages « de tout repos ». Le cas de Respighi n'est pas sans analogie avec celui de Tchaïkowski, victime, en France, du trop facile et trop vif succès de sa *Symphonie pathétique*. L'avenir se charge de remettre toutes choses à leur plan véritable. Respighi n'est pas sans titres, et son nom ne sera certes pas oublié. Mais ce sera pour d'autres raisons que le succès des *Pins*, des *Fontaines*, des *Fêtes de Rome*, ou de *Marie l'Égyptienne*, que l'Opéra-Comique ne put imposer l'an dernier au public français, et qui n'est qu'un oratorio d'expression tout extérieure, où l'habileté ne remplace pas cette flamme intérieure sans laquelle toute musique est vaine et reste un jeu sans aucune chance de durée.

## §

**Œdipe** attire à l'Opéra une foule de spectateurs. Je suis allé réentendre à plusieurs reprises cette belle œuvre et j'ai vu, — surtout un samedi, où les places sont données à prix réduits, et où la tenue de soirée n'est point de rigueur — un public nombreux et recueilli, suivant passionnément le drame, écoutant avec ferveur la musique. D'interminables applaudissements rappelaient, à chaque fin d'acte, les interprètes : le succès de M. Pernet, de Mlles Ferrer, Montfort, Courtin, de MM. Etcheverry et de Trévi est pareil à ce qu'il fut au soir de la répétition générale. L'exécution est toujours aussi remarquable. A mieux connaître l'œuvre, elle m'a paru plus belle encore, plus digne d'être admirée, aimée; et je crois qu'elle s'imposera et — ce qui n'est point arrivé depuis longtemps — qu'elle réussira à prendre au répertoire la place qu'elle doit garder, et cela malgré la contrainte que le système des abonnements fait peser sur notre théâtre lyrique. La nécessité d'établir un roulement entre les ouvrages du répertoire, afin de ne pas donner deux fois aux abonnés de quinzaine le même spectacle, est la cause la plus certaine du marasme actuel. Cette disposition funeste interrompt inexorablement le cours des représentations à la sixième ou huitième (huit quand intervient l'abonnement « classique » du samedi) représentation des ouvrages. Et, pour qu'ils puissent

doubler ce cap dangereux, il faut que le succès en soit tel que les abonnés ne considèrent plus comme un manque à la déférence qui leur est due, la réapparition à l'affiche d'une œuvre déjà entendue. Car il en est ainsi dans notre beau pays : les mêmes gens qui, au concert, supportent et exigent l'ingestion hebdomadaire des mêmes ouvrages symphoniques sempiternellement rabâchés, se fâcheraient si on les priait d'écouter deux fois dans la saison le même ouvrage dramatique (à moins qu'il ne s'agisse d'un drame de Wagner, bien entendu). La conséquence de cette absurdité est que l'ancien répertoire s'est usé petit à petit sans qu'aucune pièce nouvelle ait pris la place de celles qu'il aurait fallu remplacer.

Or je crois qu'*Œdipe*, aussi bien par les qualités admirables de la partition (et du livret, car l'œuvre forme comme je l'ai dit un tout indissoluble), que par le mérite d'une interprétation hors de pair, conjure le mauvais sort. Tâche aussi difficile que de résoudre l'énigme de la Sphinge, mais dont la réussite prouve bien que « l'homme est plus grand que le destin » — l'homme qui fut capable de réaliser une œuvre aussi grande et noble que celle-ci.

Autre succès : celui de la reprise de *Salomé* — et celui-ci dû à l'exceptionnelle qualité de l'interprète, Mme Lily Djanel. Nous avons eu, à Vichy, quand elle tint le rôle sous la direction de M. Richard Strauss, la révélation d'une Salomé qui devait prendre rang près d'une Mary Garden et d'une Emmy Destinn. Successivement l'auteur, MM. Szyfer et Ph. Gaubert ont conduit l'ouvrage; le succès de Mme Lily Djanel n'a fait que s'accroître. Triomphe mérité : il semble impossible qu'une même artiste réunisse si parfaitement la puissance vocale de la cantatrice, le charme gracile de la danseuse et donne une interprétation du rôle aussi complète, aussi parfaite. M. de Trévi est un Hérode digne d'une telle partenaire.

### §

Les représentations italiennes de *Lucia di Lammermoor* (avec une interprétation qui réunit les noms de Mme Vina Bovy, du ténor Diego Borgioli, de la Scala de Milan, de MM. Brownlee et Huberty, sous la baguette du maestro Fernando Tanara, qui est excellente) ont rappelé que le vieil

ouvrage de Donizetti est maintenant centenaire, puisqu'il fut créé en 1835, à Naples. Trois scènes parisiennes, un peu plus tard, le donnèrent presque simultanément : l'Opéra, les Italiens et la Renaissance, sans en épuiser le succès. L'air de la « folie » de Lucie fut bientôt aussi célèbre que les plus fameux du répertoire.

Venant après le succès de *Norma* l'an dernier, le succès de cette reprise appelle quelques réflexions sur l'évolution du goût musical et sur le rôle du snobisme dans l'affaire. Encore que ces deux ouvrages ne me semblent point comparables (Bellini malgré la pauvreté de ses accompagnements me paraît un artiste d'une sincérité et d'une originalité incontestables, tandis que le « métier » de Donizetti n'est trop souvent que du « métier »), la faveur qu'ils rencontrent actuellement marque-t-elle un retour du goût français au *bel canto*? Pareillement *Les Huguenots* (eux aussi, servis par la belle voix de M. Georges Thill dans le rôle de Raoul), retrouvent une jeunesse qui cependant n'enlève point les rides de la partition. Le temps n'est pas loin, pourtant, où le snobisme qui, aujourd'hui, oblige les mélomanes à tomber en extase devant l'ut de poitrine du ténor et les vocalises de la soprano, les obligeait à se gausser d'une musique trop séduisante à leur gré d'alors... Ainsi va le monde. On ne s'en plaindrait point si l'expérience n'enseignait qu'il faut redouter les « terreurs blanches » après les « restaurations ». Si la musique est, comme on le dit, une religion, il est bon que le culte soit célébré dans une grande église, une cathédrale ouverte à tous, et point dans une série de petites chapelles, dont l'accès est réservé à des sectaires.

RENÉ DUMESNIL.

### HISTOIRE DE L'ART

L'Histoire universelle des arts. L'art au moyen âge. — La peinture au xvii<sup>e</sup> siècle. — Les arts du métal. — Les primitifs italiens du xi<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle. — Benozzo Gozzoli. — La peinture espagnole. — Les sources littéraires pour l'étude de l'art espagnol. — Berruguete. — L'art roumain. — Memento.

Depuis plusieurs années et de divers côtés on a voulu faire le point de nos connaissances artistiques, et ce ne sont pas les histoires générales de l'art qui manquent désormais. La